

## 1. Nathalie Heinrich Pourquoi Bourdieu ? (S. Cannac)

L'un des intérêts de ce livre est, me semble-t-il, de mêler à l'analyse «psychologique» de Bourdieu, de ce qu'il a pu être et représenter pour toute une génération (et de ce qu'il continue de représenter aujourd'hui), une critique épistémologique de sa pensée. Non seulement de les mêler, mais pour montrer, dans la veine bachelardienne d'une psychanalyse de l'esprit scientifique, comment ces deux aspects sont inséparables.

Une lecture hâtive pourrait en effet être tenté de ne voir dans votre propos pour l'essentiel qu'une attaque *ad hominem* contre Bourdieu, laquelle ne permettrait pas véritablement d'interroger la démarche intellectuelle du sociologue, ni d'évaluer la valeur pour nous de son héritage.

Que nous importe en effet qu'il fût un homme autoritaire, voire même tyrannique intolérant, égotiste, ou le contraire ? Il faut séparer l'homme de sa pensée, et interroger celle-ci pour elle-même. Or, c'est une position massivement admise, l'essentiel de la pensée Bourdieu, et ce quelles qu'en furent par ailleurs les faiblesses, est d'avoir opéré une critique, ou plutôt d'avoir inventé un nouveau type de discours critique dont nous ne pouvons plus aujourd'hui faire l'économie.

Pour le dire autrement : on pourrait, à la limite, critiquer Bourdieu, mais non critiquer la valeur même de son geste critique. Or c'est précisément me semble-t-il cet anathème que entreprenez de lever.

Ainsi votre démarche permet-elle non seulement de sortir du débat passionnel, de l'opposition stérile entre les adoreurs de Bourdieu et ceux qui au contraire semblent voir en lui la source de tous les maux possibles. Il semble que vous nous engagiez à nous placer à un tout autre niveau. La question que vous posez ne semble nullement être de décrire la réalité afin de mieux la comprendre, mais d'intégrer à toute force la réalité à un modèle critique préconçu. Vous n'hésitez ainsi pas à dire que la pensée de Bourdieu devient pour finir une « sociologie de tondeuse à gazon, où le paysage obtenu à l'arrivée ressemble exactement à ce qu'on imaginait au départ. » (p.174) La critique se change alors en une mécanique paradoxale : mécanique improductive, que rien ne peut cependant plus arrêter. Les fruits de la critique elle-même n'importent plus, ou ce qu'elle pourrait nous apprendre, mais l'exercice de la critique elle-même.

À partir de là vous montrez comment Bourdieu s'est condamné à ne pouvoir ni assumer ni reconnaître les contradictions, pourtant potentiellement fructueuses et intéressantes, de sa pensée. Vous en donnez de nombreux exemples, dont le plus significatif est peut-être son rapport à l'engagement politique. Or ce qui est ici très intéressant c'est que vous n'accusez pas Bourdieu d'être passé d'une défense wéberienne du principe de neutralité axiologique à l'idée d'une sociologie se devant, d'être selon la formule devenue célèbre, «un sport de combat». Ce que vous critiquez semble-t-il, c'est le refus d'admettre qu'il y ait là une tension et une contradiction interne à la position même de tout sociologue. On ne peut blâmer Bourdieu de n'avoir pas réglé des questions sans doute indécidables, mais on peut et on doit l'accuser de les avoir pas posées.

On voit bien ici comment se rejoignent dans votre livre l'homme et la pensée. Bourdieu, dans le portrait que vous en faites, semble bien plus une figure tragique qu'un homme détestable : son intransigeance, sa manière de régner en maître absolu au milieu de collaborateurs paraissant réduits à des adorateurs du maître, cela apparaît à la lecture de votre livre comme le pendant, le résultat nécessaire de sa position critique. C'est ainsi que dans un passage à la fois dur et émouvant – « la tristesse du roi » – vous montrez comment, à la fin de sa carrière, il est devenu la victime de sa propre entreprise. Vous faites alors le portrait d'un homme seul, entouré d'une cour de perroquets qui ne font plus qu'annoncer les leçons du maître.

L'un des thèmes de ce séminaire a été d'interroger le rapport entre Bourdieu et ce que l'on a pu appeler, péjorativement, le bourdieusisme. Pensez-vous que ce bourdieusisme, même s'il est intellectuellement bien loin de ce qu'a pu être Bourdieu, est le destin tragique mais nécessaire de sa pensée ? Il semble, mais là encore je vous pose la question, que vous invalidez toute possibilité d'un « retour » à Bourdieu. Pensez-vous possible de retrouver, sous la vulgate bourdieusienne, une pensée encore vivante qui pourrait se déployer d'une autre manière ? Pour le dire plus nettement, faites-vous du bourdieusisme la vérité de Bourdieu ?

Je voudrais enfin revenir plus précisément à la question de la critique. Vous vous référez à Marcel Gauchet et à ce qu'il définit et appelle le « paradigme critique ». Gauchet, dans le passage que vous citez, écrit : « Par essence, le discours explicite est travestissement, la conscience des acteurs est mystifiée. La démarche scientifique consiste donc dans le contournement ou la mise hors-jeu de ces apparences et dans le dévoilement d'un arrière monde qui seul compte et commande, [...] la notion de structure, comment qu'on la comprenne, ouvre la possibilité, non pas d'une mise en cause des pouvoirs de la réflexion, mais de leur mise entre parenthèse pure et simple au profit des lois d'un système fermé sur lui-même et autosuffisant, dont le sujet apparent n'est qu'un épiphénomène ou un effet. Le structuralisme est logiquement l'expression suprême, l'illustration achevée du paradigme critique. »<sup>1</sup>

Le paradigme critique, tel que Gauchet le décrit, a ceci de paradoxal que tout en prétendant les libérer et les désaliéner, il dénie aux acteurs non seulement toute pensée critique authentique, mais même et tout simplement toute capacité de se mettre par la pratique ou la pensée à distance de soi. La domination s'exerce exclusivement de manière horizontale et implacable, les stratégies individuelles qui viennent s'y inscrire ne sont finalement que des « épiphénomènes », dit Gauchet, ne faisant jamais autre chose que manifester la réalité implacable et uniforme de la domination. Le paradigme critique ôte à la subjectivité, et ce par principe, tout pouvoir critique.

Votre éloignement avec Bourdieu paraît donc avoir été avant tout une rupture d'ordre intellectuelle. C'est de ce paradigme critique que vous vous êtes résolument éloignée. Vous semblez vous être rapprochée des travaux de Gauchet (p. 175). Pouvez-vous nous en dire plus sur cette trajectoire ? Seriez vous d'accord pour dire que la critique bourdieusienne, comme celle de la « pensée 68 » (Foucault, Derrida etc.) à laquelle vous vous référez, ont été

---

1. Marcel Gauchet, « Changement de paradigme en sciences sociales », in *Le Débat*, n°50, 1988, p. 165-166.

victimes d'une forme d'aveuglement face à la complexité et la richesse de la dynamique démocratique ?

Un dernier point. Ce que vous critiquez chez Bourdieu, n'est-ce pas ce subsiste encore chez lui de sa formation de philosophe ? Pour le dire plus de façon plus tranchée, ne reprochez-vous pas à la critique bourdieusienne, que vous présentez comme encore fondamentalement prise dans des oppositions conceptuelles massives (déterminisme et liberté, science et croyance, illusion et dévoilement etc.), de demeurer prisonnière du champ formel des concepts philosophiques ? Ne suggérez-vous pas que le paradigme critique ne serait au fond qu'une sorte d'idéalisme « inversé » ? Je pense ici notamment à votre chapitre intitulé « critique et désenchantement » où vous reprenez les analyses de J. Verdès Leroux : « le discours de Bourdieu fait alterner l'effet de désidéologisation, déniait de la main droite ce que fait sa main gauche, selon une image, » ajoutez vous, « que lui-même affectionnait pour qualifier le fonctionnement de l'idéologie. » Pouvez-vous nous expliquer plus avant ce processus ? Est-il tributaire de l'ancrage encore trop philosophique, trop « logiciste » comme vous le dites, de la pensée de Bourdieu ? De là une autre question. Vous écrivez (p. 141) : « la sociologie de Bourdieu tire sa puissance précisément de ce qu'elle n'est pas une philosophie. » Votre jugement s'oppose à celui, souvent émis, il faut le dire, surtout par les philosophes eux-mêmes, selon lequel ce qui a fait la force de la pensée de Bourdieu envers et contre tout, c'est précisément la dimension proprement philosophique. Celle qui, par son ambition même, donnerait une ampleur intellectuelle à son discours, ampleur qui ferait précisément défaut à nombre d'autres travaux sociologiques. Étant vous-même philosophe de formation, quel rapport entretenez vous aujourd'hui à la philosophie ? Pensez-vous que posture philosophique et posture critique s'accommodent mal l'une l'autre ? Pensez vous qu'il y ait dans la posture philosophique, quelque chose comme une ambition totalitaire et nécessairement formalisante, risquant toujours de faire basculer la critique dans une forme d'idéologie ?

Vous écrivez (p. 176) : « J'ai mis longtemps à comprendre que l'engagement du chercheur n'est pas une obligation morale, et que le civisme consiste à faire ce pourquoi on est payé par la communauté, c'est-à-dire produire du savoir. »

Peut-on régler ainsi la question ? N'y a-t-il pas une ambiguïté fondamentale, que vous suggérez d'ailleurs vous-même, dans la posture du sociologue par rapport au politique ?

Ce qui nous amène peut-être à une question plus large. Qu'en est-il aujourd'hui du champ de la critique ? Il semble qu'on oscille entre une forme de critique radicale et contestataire, souvent très idéologique, et une absence désespérante de véritable critique, sur fond d'impuissance et de relativisme. La fascination que nous inspire encore aujourd'hui la démarche de Bourdieu n'est-elle pas liée à cette difficulté où nous sommes de construire, en régime démocratique, un discours critique cohérent ?

Sylvie Cannac  
Agrégative de philosophie  
Université de Franche Comté